

## HOMÉLIE 7

«Nous prêchons la sagesse au milieu des parfaits, mais non la sagesse de ce siècle, ni des princes de ce siècle, qui tombent en dissolution; nous prêchons la sagesse de Dieu dans le mystère, cette sagesse cachée, prédestinée par Dieu avant tous les temps pour notre gloire.»

1. L'obscurité convient mieux que la lumière à ceux dont les yeux sont malades; aussi vont-ils se réfugier de préférence dans un obscur réduit. La même chose a lieu par rapport à la sagesse spirituelle. La sagesse de Dieu n'était que folie pour les étrangers, ils ne reconnaissaient que leur propre sagesse, laquelle n'est réellement que folie. Il en était d'eux comme de celui qui ferait profession de pilote et qui s'engagerait à traverser l'immensité des mers sans voiles et même sans navire, qui de plus essaierait de prouver, au moyen du raisonnement, que cela peut se faire; tandis qu'un autre, complètement ignorant à cet égard, se fierait au navire, au pilote, aux matelots, et de la sorte voyagerait avec sécurité. Ce qu'on appelle l'ignorance de ce dernier, l'emporterait évidemment sur la science du premier. En réalité, l'art de conduire un vaisseau est une belle chose; mais quand il promet plus qu'il ne peut tenir, il n'est plus qu'une espèce de démente; de même, au reste, que tout art qui ne se renferme pas dans ses limites. La sagesse étrangère eût mérité ce nom de sagesse, si elle avait su recourir à l'Esprit : en comptant absolument sur elle-même, en se persuadant n'avoir besoin d'aucun secours, elle est devenue folie, de sagesse qu'elle paraissait être.

Après l'avoir donc réfuté par les faits, il la désigne par son vrai nom, tout comme, après avoir appelé folie la sagesse de Dieu selon le langage des hommes, il n'hésite plus à la nommer sagesse; car c'est quand les preuves sont données que les contradicteurs doivent surtout être couverts de honte. Il dit alors : «Nous prêchons la sagesse au milieu des parfaits.» Moi-même qu'on estime fou et ne prêchant que des folies, si j'ai triomphé des sages, ce n'est pas apparemment en l'emportant sur eux dans leur folle sagesse; c'est par une sagesse de beaucoup supérieure à celle-là, tellement supérieure, que la sagesse humaine est désormais tenue pour folie. – Il a d'abord employé les expressions communément usitées, et puis, quand il a remporté la victoire par le moyen des faits mêmes, quand il a convaincu les adversaires de folie, il emploie les expressions qui ressortent de la nature même des choses : «Nous prêchons la sagesse au milieu des parfaits.» La sagesse dont il parle, c'est la prédication, c'est le salut obtenu par la croix; et les parfaits sont ceux qui ont embrassé la foi. Et dans la réalité, ceux-là sont parfaits qui, voyant la faiblesse des choses humaines, les repoussent avec dédain, parce qu'elles ne sauraient leur être d'aucune utilité; tels étaient les fidèles.

«La sagesse de ce siècle.» Où donc serait utile cette prétendue sagesse, renfermée qu'elle est dans les bornes de la vie présente, ne pouvant pas aller au delà, et qui même sur la terre ne sert de rien à ceux dont elle est l'apanage ? Par princes de ce siècle, il n'entend pas les démons, comme quelques-uns l'ont pensé; il entend par là les hommes investis de la puissance et préoccupés de cette vaine sagesse, les philosophes, les orateurs, les écrivains; car souvent ils gouvernaient, ils étaient les guides des peuples. Paul les appelle princes de ce siècle, parce que leur pouvoir ne va pas au delà du siècle présent : et c'est pour cela qu'il les montre en voie de se détruire, confondant ainsi la sagesse humaine par ses effets et par ses partisans. Il a fait voir qu'elle est fautive, insensée, incapable de rien découvrir et de rien faire; il ajoute maintenant qu'elle est de bien peu de durée.

«Nous prêchons la sagesse de Dieu dans le mystère.» De quel mystère s'agit-il ? Le Christ n'a-t-il pas ainsi parlé : «Ce qui vous fut dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits ?» (Mt 10,27) D'où vient donc que l'Apôtre la qualifie de mystère ? Parce que c'est une chose que ni l'ange, ni l'archange, ni aucune créature ne savaient avant l'accomplissement. De là ce qu'il dit ailleurs : «Afin que la sagesse multiforme de Dieu soit désormais manifestée par l'Eglise aux principautés et aux puissances qui sont dans les cieux.» (Eph 3,10) C'est un grand honneur que Dieu fait à notre nature en leur révélant les mystères en même temps qu'à nous. Parmi les hommes même, c'est une preuve d'amitié de confier à quelqu'un des secrets qu'on n'a dévoilés encore à personne. Qu'ils l'entendent, les prédicateurs imprudents qui jettent indistinctement à tous les pierreries et les dogmes, qui par de vains raisonnements, exposent les choses saintes devant les pourceaux et les chiens. Le mystère n'a pas besoin de telles preuves, il suffit d'énoncer ce qu'il est; car le mystère divin perd de son intégrité, si vous y mêlez quelque chose de vous-même. Ce nom se justifie encore parce que nous ne voyons pas au fond ce que nous voyons à la surface, qu'une chose frappe nos yeux et que nous en croyons une autre.

## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

C'est même là l'essence de nos mystères. Autre est l'impression que j'en l'en reçois, autre celle qu'en reçoit un infidèle. J'entends que le Christ a été crucifié, et j'admire aussitôt son amour pour les hommes; l'infidèle l'entend de son côté et n'y voit qu'un signe de faiblesse : j'entends qu'il s'est fait esclave, et j'admire sa condescendance envers nous; la même parole ne porte à l'infidèle qu'une idée de déshonneur : j'entends qu'il est mort, et je reste ébloui de sa puissance, puisque, bien loin de subir une défaite dans la mort, il détruit la mort elle-même; l'infidèle l'entend aussi, et ne peut y opposer que de l'impuissance.

Lui parle-t-on de la résurrection, il se persuade que c'est un mythe; tandis que les circonstances mêmes de l'événement me font adorer les desseins de la divine sagesse. Est-ce du baptême qu'on veut l'entretenir, il n'y voit pas autre chose que l'eau; tandis que je ne m'arrête pas à ce qui frappe les sens, et que j'y découvre la purification de l'âme par l'Esprit. Il juge que le corps seul est lavé, et je crois que l'âme elle-même est devenue par là pure et sainte : le sépulcre, la résurrection, la sanctification, la justification, la purification, l'adoption, le droit à l'héritage, le royaume des cieux, l'Esprit se donnant à l'homme, se présentent alors à ma pensée. Je n'estime pas les objets sensibles d'après le rapport des yeux, mais bien d'après la vue de l'intelligence. Mentionne-t-on le corps du Christ, bien différente est la signification de cette parole pour l'infidèle et pour moi.

2. Des enfants qui voient des livres ne comprennent pas la signification des caractères, et ne savent pas réellement ce qu'ils voient. La même chose arrive à l'homme qui n'a pas appris à lire : un autre mieux instruit saisit la puissance cachée sous la lettre, le passé revit entièrement devant lui. Qu'on écrive au premier, il n'aura dans la main qu'une feuille et de l'encre; le second, au contraire, entend par ce moyen la voix de la personne absente, s'entretient avec elle, et lui dit tout ce qu'il veut en écrivant à son tour. Il en est de même de nos mystères : les infidèles n'entendent pas, quoiqu'ils paraissent entendre; pendant que les fidèles, formés qu'ils sont par l'Esprit saint, ont la claire vue de cette divine puissance. Voilà ce que Paul déclarait en disant : «Ce que nous prêchons demeure encore caché, mais caché pour ceux qui périssent.» (II Cor 4,3) Il fait ainsi ressortir ce qu'il y a de merveilleux dans la prédication. L'Écriture appelle mystère ce qui déjoue nos prévisions et dépasse l'entendement humain. Ailleurs il est dit : «Mon mystère à moi et aux miens.» (Is 24,7) Paul s'est encore exprimé de la sorte : «Voici que je vous annonce un mystère, c'est que nous serons tous transformés, bien que nous ne devons pas tous nous endormir.» (I Cor 15,51) On a beau le prêcher partout, le mystère n'en existe pas moins. S'il nous est ordonné de publier sur les toits ce qui nous fut dit à l'oreille, il nous l'est aussi de ne pas donner aux chiens les choses saintes, de ne pas jeter les pierres précieuses devant les pourceaux. Il y a des hommes qui ressemblent aux bêtes, et qui ne comprennent pas; d'autres ont un voile sur le cœur, et ils ne voient pas. Ce qu'on prêche partout, sans être néanmoins perçu par ceux qui n'ont pas une âme droite, est éminemment un mystère. Ce n'est pas à l'aide de la sagesse, c'est par la grâce de l'Esprit saint que nous l'entendons, autant du moins qu'il nous est donné de l'entendre. On ne se tromperait donc pas en désignant ce mystère sous le nom de secret; car nous-mêmes qui possédons la foi nous n'en avons pas une parfaite perception, une exacte connaissance.

De là ce que disait Paul : «Nous connaissons en partie et nous prophétisons de même. Nous voyons maintenant comme à travers un miroir et d'une manière énigmatique; mais alors nous verrons face à face.» (1 Cor 13,9-12) Tel est le sens de ce texte : «Nous prêchons la sagesse dans le mystère, une sagesse cachée, prédestinée de Dieu avant tous les siècles pour notre gloire.» Elle est cachée, ou bien parce que nulle puissance céleste ne l'avait apprise avant nous, ou bien parce qu'il n'est pas beaucoup d'hommes qui la connaissent même aujourd'hui; ce que l'Apôtre déclare par ces mots : «Qu'il a prédestinée pour notre gloire.» Peu importe qu'il ait dit ailleurs : «Pour sa gloire.» (Eph 1,12) Dieu veut bien faire consister sa gloire dans notre salut. Il parle bien aussi des richesses de Dieu, qui lui-même est la richesse suprême des justes, et n'a besoin de rien pour être riche. La prédestination dont il s'agit atteste la sollicitude du Seigneur envers nous. En effet, ceux-là sont censés nous honorer et nous aimer par excellence, qui depuis longtemps se disposent à nous faire du bien, comme les parents à l'égard de leurs enfants, puisque les biens qu'ils leur donnent, ils les leur réservaient dès l'origine. Voilà ce que Paul s'efforce de montrer ici, que Dieu nous a toujours aimés, et longtemps avant de nous donner l'existence. S'il ne nous eût pas aimés, il ne nous eût pas prédestiné de telles richesses.

Ne m'objectez pas l'inimitié qui était intervenue; primitivement c'est l'amour qui régnait. Par le mot, «avant les siècles,» il entend l'éternité, comme dans cet autre passage : «Qui est avant les siècles.» De cette façon se trouve démontrée l'éternité du Fils, puisqu'il est dit de lui par le même Apôtre qu'il a fait les siècles; et cela revient à dire qu'il existait

## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

auparavant, l'ouvrier devant toujours précéder l'œuvre. «Aucun des princes de ce siècle n'a connu cette sagesse; s'ils l'avaient connue, jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de gloire.» Mais alors ils ne méritaient pas même d'être accusés, ne l'ayant crucifié que par ignorance. D'un autre côté, s'ils ne le connaissaient pas, comment a-t-il pu leur dire : «Et vous me connaissez, et vous savez d'où je viens» (Jn 7,28) C'est de Pilate que l'Écriture affirme qu'il ne connaissait pas le Christ; il est vraisemblable qu'Hérode ne le connaissait pas non plus. Il est permis de penser que ceux-là sont appelés les princes de ce siècle; mais, si quelqu'un appliquait ce mot soit aux Juifs, soit aux prêtres, il ne serait pas dans l'erreur, puisque Jésus leur disait aussi : «Vous ne connaissez ni moi ni mon Père.» (Ibid., 8,19) Comment disait-il donc tout à l'heure : «Et vous me connaissez, et vous savez d'où je viens ?» En expliquant les Évangiles, nous avons déjà dit comment il fallait entendre l'un et l'autre passage; nous renvoyons à cette explication, afin de ne pas toujours répéter les mêmes choses.

3. Quoi donc, le péché qu'ils ont commis dans le crucifiement se trouve-t-il effacé par cette parole de la victime : «Pardonnez-leur ?» S'ils ont fait pénitence, assurément le péché leur est remis. Celui qui par des mains sans nombre avait lapidé Étienne et s'était déchaîné contre l'Église de Jésus Christ, Paul est devenu la colonne de l'Église. Il a de même été pardonné à ceux qui auront voulu faire pénitence; l'Apôtre le proclame à haute voix : «Je ne crains pas de le dire, ont-ils trébuché pour tomber ? Non certes.» (Rom 11,11) Il avait déjà dit : «Le Seigneur a-t-il repoussé son peuple, objet de sa prescience ? Gardons-nous de le penser.» (Ibid., 1) Pour montrer ensuite que le chemin du repentir ne leur a pas été fermé, il en appelle à sa propre conversion, en poursuivant ainsi : «Car moi-même je suis Israélite.» Dans mon opinion, Paul ne veut pas dire que les hommes n'ont pas connu le Christ, mais bien qu'ils n'ont pas connu l'économie de la divine sagesse, quel était, par exemple, le but de la mort et de la croix. Au moment suprême, le Sauveur s'exprime ainsi : «Ils ne savent ce qu'ils font;» (Luc 23,34) ils ignorent le plan qui se réalise, le mystère qui s'accomplit, au lieu de dire : Ils ne m'ont pas connu. Les bourreaux ne se doutaient guère, en effet, que la croix brillerait d'une si vive clarté, qu'elle serait le salut du monde et la réconciliation des hommes avec Dieu, que leur ville serait détruite et qu'ils éprouveraient les dernières calamités. Par le mot de sagesse, l'Apôtre désigne et le Christ, et la Croix, et la prédication. C'est encore avec raison qu'il appelle son divin Maître le Seigneur de gloire; car, d'un signe d'ignominie qu'elle était, la croix allait devenir l'instrument d'une gloire incomparable. Il est vrai qu'il fallait une grande sagesse, non seulement pour arriver à la connaissance de Dieu, mais encore pour pénétrer l'économie du plan divin; et la sagesse humaine était un empêchement à l'une comme à l'autre de ces deux choses.

«Selon qu'il est écrit, ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu, ni le cœur de l'homme n'a senti ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.» Où se trouvent écrites ces paroles ? Paul affirme que c'est écrit, sinon en propres termes, du moins dans les faits dont l'Écriture nous a transmis le récit : on y découvre le sens de ces mots, non les mots eux-mêmes. Ainsi, ce passage : «Ceux à qui nul ne l'avait annoncé, le verront, ceux qui n'avaient rien entendu comprendront,» (Rom 15,21) ne signifie pas autre chose que celui-ci : «L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu.» Ou bien, voilà ce qu'il a voulu dire, ou bien cela était-il écrit, on pourrait également le croire, dans les livres qui ont péri. Et dans le fait, beaucoup de livres se sont perdus dès la première captivité, peu même ont été conservés. Cela ressort évidemment des Paralipomènes; et l'Apôtre lui-même a dit : «A partir de Samuel, en comptant les prophètes qui sont venus ensuite, tous ont parlé de lui.» (Ac 3,24) Et là rien d'absolument pareil; mais il est probable que Paul, instruit comme il l'était dans la loi, et de plus inspiré par l'Esprit saint, savait exactement toute chose. Pourquoi mentionner même la captivité ? Avant elle, beaucoup de livres avaient péri par suite de l'extrême impiété dans laquelle les Juifs étaient tombés; et nous en voyons la preuve à la fin du quatrième livre des Rois. Le Deutéronome ne fut trouvé qu'avec peine, enfoui dans un fumier. Il existe du reste plusieurs prophéties en double, bien connues des érudits, d'où l'on peut tirer grand nombre de choses mystérieuses. Eh quoi, l'œil n'a pas vu ce que Dieu a préparé ? Non; et quel est l'homme initié aux secrets de la divine providence ? – L'oreille n'a donc pas non plus entendu, ni le cœur de l'homme pressenti ? Comment ? D'où peut venir une telle ignorance, me direz-vous, du moment où les prophètes ont parlé ? – Et cependant l'affirmation subsiste, par la raison qu'elle ne s'applique pas aux prophètes seuls, et qu'elle regarde la nature humaine tout entière. – Quoi donc, les prophètes n'ont-ils pas entendu ? – Ils ont entendu sans doute; mais ce n'était plus l'oreille de l'homme, c'était celle du Prophète; l'humanité disparaissait dans l'inspiration.

De là, ce que dit Isaïe : «Il m'a donné une oreille pour entendre;» (Is 50,4) et ce nouveau sens était l'œuvre du saint Esprit. Par conséquent, le cœur de l'homme ne s'était pas

## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPITRE AUX CORINTHIENS

évidemment élevé jusque-là avant cette audition supérieure. Une fois que les prophètes avaient reçu l'Esprit, ils n'avaient plus un cœur d'homme, ils avaient un cœur spirituel, conformément à cette parole de l'Apôtre lui-même : «Nous avons en nous l'intelligence du Christ.» (I Cor 2,46) Voici ce qu'il veut dire : Avant de posséder l'Esprit et d'avoir appris les mystères, aucun de nous, aucun des prophètes ne possédait une telle connaissance. Et comment l'eussions-nous eue, quand les anges eux-mêmes n'avaient pas cet avantage ? Que faut-il dire, ajoute-t-il, des princes de ce siècle, du moment où nul homme et nul ange ne le savaient ? Ce mystère que toute créature ignorait, c'est que l'apparente folie de la prédication vaincrait le monde, soumettrait les nations, réconcilierait le Créateur avec les hommes, serait pour nous la source de si grands biens. «Mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit.» Ce n'est pas, vous l'entendez, par la sagesse humaine; elle est tenue dehors comme une humble servante, on ne lui permet pas de pénétrer dans l'intérieur et de porter un regard sur les mystères du Maître.

4. Voyez-vous quelle différence entre ces deux sortes de sagesse ? L'une nous a révélé ce que les anges ne savaient pas; l'autre a fait tout le contraire : loin de nous instruire, elle a fait obstacle à notre instruction, après même que les mystères étaient accomplis, elle a voulu les tenir dans l'ombre et détruire la puissance de la croix. L'honneur dont nous avons été favorisés ne vient donc pas précisément de la science acquise, ni de ce que nous l'avons acquise en même temps que les anges; il vient de ce qu'elle nous a été transmise par l'Esprit. Dès qu'il nous a signalé la grandeur de ce don, Paul nous déclare que, sans l'intervention de l'Esprit, qui seul connaît les ineffables mystères de la divinité, jamais nous n'aurions acquis cette science. Dieu se plaît à s'envelopper dans de profondes ténèbres; il nous fallait donc un instituteur dont le regard ne fût pas arrêté par tous ces voiles. «L'Esprit scrute toute chose, même les profondeurs de Dieu. Quel est celui qui sait ce qui concerne l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme, lequel réside en lui ? De même nul ne sait les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu. Quant à nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais bien l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous sachions les grâces que Dieu nous a faites.» Au lieu de laisser soupçonner une ignorance, le mot «scruter» indique ici la parfaite science. L'Apôtre s'est servi de la même expression en parlant directement de Dieu : «Or, celui qui scrute les cœurs, connaît bien la pensée de l'Esprit.» (Rom 8,27)

Cette connaissance étant donc complètement exposée, l'Esprit saint nous étant apparu comme égalant par sa connaissance l'Être divin, ainsi que l'intelligence de l'homme; l'Apôtre nous ayant encore montré que là était la source et la source nécessaire de tout notre savoir, il ajoute : «C'est ce que nous annonçons, non avec les ingénieux artifices de la sagesse humaine, mais dans la doctrine de l'Esprit saint, confirmant les choses spirituelles par des choses du même genre.» C'est à ce point d'élévation qu'il nous a conduits par la dignité de notre Maître. Autant l'Esprit saint l'emporte sur Platon, autant nous l'emportons sur les Grecs en sagesse. Ils ont eu des maîtres éloquents : que sont ces maîtres en comparaison du nôtre ?

Que signifient ces paroles : «Confirmant les choses spirituelles par des choses du même genre ?» Quand un enseignement spirituel présente des difficultés, nous invoquons le témoignage d'un autre objet spirituel. Faut-il enseigner que le Christ est ressuscité, qu'il est né d'une vierge, je présente à l'appui des figures et des symboles : Jonas dans le ventre du monstre marin, et puis sa sortie de cette prison; la maternité des femmes stériles, de Sara, de Rebecca et les autres; les arbres produits dans le paradis terrestre préalablement à tout germe, à toute pluie, à tout travail. Les événements futurs sont comme peints d'avance dans ceux du passé, afin qu'on y croie quand ils auront lieu dans la suite. Encore un exemple : l'homme provenant de la terre, et la femme de l'homme seul, c'est comme la terre elle-même sortant du néant; tout s'explique par la puissance infinie du Créateur. Voilà comment les choses spirituelles se prêtent un mutuel appui, et nulle part je n'ai besoin de la sagesse humaine, ni de ses raisonnements ni de ses preuves. Les philosophes ébranlent les âmes faibles et les jettent dans la confusion, ils ne peuvent rien démontrer de ce qu'ils avancent; ils font même tout l'opposé, rendant les ténèbres plus épaisses et le trouble plus profond. C'est ainsi que les choses spirituelles sont confirmées par des choses du même genre. Voyez-vous combien la sagesse humaine est superflue, dans le sentiment de l'Apôtre ? et non seulement superflue, mais encore nuisible et contraire. Ce point ressort de ces mots : «Pour que la croix du Christ ne soit pas anéantie ... Pour que notre foi ne repose pas sur la sagesse des hommes.»

Il va maintenant prouver que ceux-là ne peuvent acquérir une véritable instruction, qui s'en remettent entièrement à cette sagesse : «L'homme qui vit par les sens ne perçoit pas ce qui est de l'Esprit.» Il est dès lors nécessaire de commencer par se dépouiller de cette

## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPITRE AUX CORINTHIENS

sagesse. – Est-elle donc réprouvée ? Elle est cependant l'œuvre de Dieu. – Comment le savez-vous ? Non, ce n'est pas Dieu qui l'a faite, c'est vous qui l'avez trouvée; car il faut entendre ici par sagesse une inquiète curiosité, une stérile faconde. Voudrait-on même y voir la sagesse humaine proprement dite, vous n'échappez pas à l'accusation. Vous la déshonorez en vous en servant pour le mal, en exigeant d'elle ce qui n'est pas dans sa nature, au détriment de l'honneur et des droits de Dieu. C'est donc parce que vous y cherchez votre gloire et que vous en usez pour une lutte impie, que le Seigneur en met à nu la faiblesse. C'est une bonne chose aussi que la force du corps; mais, Cain en ayant abusé, Dieu l'en dépouilla et le réduisit à un continuel tremblement. Le vin est également une bonne chose; mais, comme les Juifs en buvaient avec excès, il fut absolument interdit aux prêtres. Du moment où vous avez fait tourner la sagesse au mépris de Dieu, où vous l'avez exaltée au delà de ses forces, franchissant les limites imposées à l'homme, ne soyez pas étonné que Dieu l'ait ainsi confondue. Il est en vérité l'esclave des sens, celui qui n'accorde rien qu'à la froide raison, qui s'imagine n'avoir besoin d'aucun secours supérieur; il est même dans la démence.

Dieu nous a donné la raison, pour qu'elle s'instruise et reçoive son secours, non pour qu'elle se persuade qu'elle se suffit à elle-même. Les yeux ne manquent certes ni d'utilité, ni de beauté; s'ils essaient néanmoins de voir sans lumière, ni leur beauté ne leur servira de rien, ni même leur puissance visuelle, si ce n'est peut-être à les détériorer. C'est ainsi que l'âme se nuit et se détériore, quand elle prétend voir en dehors de l'Esprit. – D'où vient donc, me direz-vous, qu'elle voyait tout auparavant par elle-même. – Elle avait sous les yeux le livre de la création. Comme ils avaient cependant abandonné la voie par laquelle Dieu voulait les faire marcher, et qui, par la beauté des choses visibles, devait les conduire à la connaissance du Créateur; comme ils avaient remis au raisonnement seul le sceptre de la science, débilités par là même ils tombèrent dans l'abîme de l'impiété, déchainant aussitôt sur la terre un déluge de maux; ils prétendirent que rien de ce qui existe n'a été créé, que tout vient d'une matière éternelle. Ils donnèrent ainsi naissance à des milliers d'hérésies, toujours d'accord dans les choses les plus absurdes, toujours en lutte concernant les quelques vérités qu'ils apercevaient comme en rêve, se moquant incessamment les uns des autres. Que rien ne soit sorti du néant, tous à peu près l'ont dit et l'ont écrit de la manière la plus affirmative : le démon les précipitait dans l'absurde. Rencontraient-ils une bonne idée, à peine entrevue du reste, ils se livraient de perpétuels combats : ainsi, que l'âme est immortelle, que la vertu n'a besoin d'aucun bien extérieur, que les gens de bien ou les méchants ne deviennent pas tels d'une manière fatale et nécessaire.

5. Voyez-vous la perversité du tentateur ? S'ils émettent une doctrine corruptrice, il fait en sorte que tous soient d'accord; s'il leur arrive d'avancer quelque chose de sain, il jette entre eux la discorde; et de là les erreurs devenant inébranlables sur ce fondement commun, et les vérités venant à se perdre par le fait même de la division. Partout l'âme vous apparaît dépourvue d'énergie, incapable de se suffire à elle-même. Il était juste qu'il en fût ainsi. Dès que, malgré cette faiblesse, elle prétend n'avoir besoin de rien et se sépare de Dieu, quelle n'eût pas été sa démence, supposé qu'il en fût autrement ? Quoiqu'elle eût été revêtue d'une chair mortelle, elle conçut des espérances outrées sur cette parole du démon : «Vous serez comme des dieux.» (Gen 3,5) Où n'en serait-elle pas venue, si, dès l'origine, le corps lui-même eût reçu l'immortalité ? Les choses étant ce qu'elles sont, elle a bien osé se dire, par la bouche impure des Manichéens, non seulement incréée, mais encore de l'essence divine. C'est par un effet de cette même maladie qu'ont été forgés les dieux adorés par les Grecs. Voilà pourquoi, du moins dans ma pensée, Dieu nous a fait la vertu pénible, voulant ainsi dompter l'âme et la former à la modération. Pour nous convaincre de cette vérité, voyons-en l'image chez les Israélites; les petites choses peuvent servir à nous donner un idée des grandes. Quand ils vivaient dans le calme et la sécurité, comme si ce bonheur eût dépassé leurs forces, ils glissaient dans l'impiété. Que fit alors le Seigneur ? Pour réprimer leur licence, il leur imposa de nombreuses lois. Que les pratiques légales ne fussent pas précisément un exercice de vertu, mais plutôt un frein devant les soustraire aux dangers de l'oisiveté, il nous le fait assez entendre lui-même par son prophète : «Je leur ai donné des préceptes qui ne sont pas bons.» (Ez 20,25) Que signifie ce dernier mot ? Qui n'intéressent pas beaucoup la vertu. Aussi continue-t-il en ces termes : «Des justifications dans lesquelles ils ne trouveront pas la vie.»

«L'homme esclave des sens ne perçoit pas les choses de l'Esprit.» On le comprend sans peine; car si nul ne peut avec les yeux du corps découvrir ce que sont les biens célestes, l'âme seule ne peut pas davantage percevoir les choses de l'Esprit. Et que dis-je, les biens célestes ? Pas même tout ce qui se trouve ici-bas. Une tour carrée qu'on aperçoit de loin, nous paraît ronde : c'est l'illusion des yeux. Voulons-nous également juger par la seule vue de l'âme, ce

## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

qui s'élève si fort au-dessus de nous, nous n'exciterons vraiment que le rire. En effet, nous ne verrons pas ces choses telles qu'elles sont; bien plus, nous les verrons toutes différentes. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il : «Pour lui ce n'est là que de la folie;» ce qui ne provient pas évidemment de la nature même des objets, et ne tient qu'à la faiblesse d'une intelligence qui ne saurait en atteindre la grandeur. Cette cause, il la signale aussitôt : «Parce qu'il ne connaît pas ce qui ne devrait être jugé qu'avec la lumière spirituelle.» Une semblable doctrine exige la foi, ne peut pas être saisie par le raisonnement: elle dépasse incomparablement la portée d'une âme aussi faible que la nôtre.

Paul continue : «L'homme spirituel juge de tout, et lui-même n'est jugé par personne.» Celui qui voit, voit toutes choses, celles même de celui qui ne voit pas, tandis qu'il reste en quelque sorte invisible pour ce dernier. C'est ainsi que nous voyons ce qui nous concerne et tout ce qui concerne les infidèles, qui sont loin d'avoir par rapport à nous ce même avantage. Nous savons quelle est l'essence des choses présentes, la dignité des choses futures, ce que ce monde doit devenir, les peines réservées aux pécheurs, les biens que posséderont les justes; nous savons que tout ici-bas est de nulle valeur, nous accusons cette bassesse de la vie humaine, car juger ici c'est accuser; nous savons enfin que les choses futures sont immortelles et immuables. Oui, l'homme spirituel sait tout cela, et ce que souffrira le méchant après son départ de la terre, et le bonheur dont le fidèle jouira; l'homme sensuel ignore absolument ces choses. Paul détermine d'une manière claire la signification de son discours quand il ajoute : «Qui connaît la pensée du Seigneur, qui pourra l'instruire ? Pour nous, nous avons l'esprit du Christ.» Nous connaissons ce qu'il pense, ce qu'il veut, ce qu'il a révélé. – Comme il avait dit auparavant que l'Esprit était l'auteur de la révélation, il rend ce témoignage au Christ, pour qu'on ne l'exclue pas de cette œuvre. Il n'entend pas dire toutefois que notre science est égale à celle du divin Maître; il affirme simplement qu'elle porte sur des objets non humains et dès lors non suspects, qu'elle émane de lui, qu'elle est spirituelle.

6. La pensée que nous en avons, en effet, n'est autre que celle du Christ; de cette source surnaturelle provient la connaissance des vérités de la foi; voilà comment il arrive que nul n'a le droit de nous juger, vu que l'homme enseveli dans les sens, ne perçoit pas les choses divines. Telle est la signification de cette parole : «Qui connaît la pensée du Seigneur ?» La pensée que nous avons de ces choses est la même que celle du Seigneur. Ce n'est pas sans motif qu'il ajoute : «Qui pourra l'instruire ?» Ceci répond à ce qu'il avait déjà dit : Il Nul ne juge l'homme spirituel. Il Or, s'il n'est pas possible de connaître la pensée du Seigneur, beaucoup moins l'est-il de l'instruire ou de le redresser. Ainsi faut-il entendre ce mot : «Qui pourra l'instruire ?» Paul donne donc de toute part l'exclusion à la sagesse humaine, vous le voyez, et nous montre la sagesse spirituelle possédant une science et plus haute et plus étendue. Les raisons énoncées déjà : «Afin que nulle chair ne se glorifie ... Il a choisi la folie pour confondre les sages ...; Pour que la croix du Christ ne soit pas anéantie,» ces raisons n'étant pas jugées complètement dignes de foi par les infidèles, n'ayant pas d'action sur eux, ne leur paraissant ni nécessaires ni même utiles, voici qu'il produit la raison capitale : c'est le grand moyen pour nous de voir; nous pouvons apprendre ainsi de sublimes et mystérieuses vérités auxquelles ne fût jamais parvenue notre intelligence. Vaine était déclarée notre raison, puisque tous les artifices de la philosophie étaient incapables de la conduire à de telles hauteurs. Combien ne nous importait-il donc pas de nous faire les disciples de l'Esprit ? Là les leçons les plus faciles et les plus lumineuses. «Pour nous, nous avons reçu l'Esprit du Christ,» un esprit supérieur, divin, n'ayant rien de l'homme. Ce n'est pas la pensée de Pythagore ou de Platon, c'est la pensée même du Christ qui s'est emparée de notre âme.

Soyons couverts de confusion, mes bien-aimés, et menons une vie digne d'un tel honneur. Le divin Maître lui-même nous enseigne que cette révélation de ses secrets est un témoignage éclatant de sa tendresse, puisqu'il dit : «Je ne vous appellerai plus des serviteurs; désormais vous êtes tous mes amis; car je vous ai manifesté tout ce que j'ai entendu de mon Père;» (Jn 15,15); je vous ai tout transmis avec une entière confiance. – Or, si c'est une preuve d'amitié de livrer ainsi des mystères qui se traduisent par le discours, quelle amitié ne sera-ce pas, je vous le demande, de nous les avoir départis en réalité ? Voilà ce qui doit nous faire rougir de honte; si la géhenne n'a pas le pouvoir de nous faire trembler, que l'ingratitude envers un ami si puissant et si généreux nous soit plus terrible que la géhenne. N'agissons pas comme des mercenaires, mais bien comme des enfants, faisons tout par amour pour notre Père; cessons enfin de nous attacher au monde et faisons retomber la honte sur les Gentils. Voudrais-je maintenant entrer en discussion avec eux, je n'en ai pas le courage, sachant bien qu'après avoir remporté la victoire par la force de l'enseignement et la vérité des dogmes, je puis exposer à d'interminables risées la vie des fidèles en provoquant une simple

## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

comparaison : des hommes plongés dans l'erreur et qui ne croient à rien de ce que nous croyons, s'adonnent à la philosophie, pendant que nous faisons tout le contraire. Je ne me tairai pas néanmoins; peut-être qu'en songeant à lutter contre de tels adversaires, nous nous efforcerons de l'emporter sur eux par notre conduite.

Naguère, je vous disais que jamais les apôtres n'eussent prêché comme ils l'ont fait sans le secours de la divine grâce, et qu'ils n'en auraient pas même eu la pensée, bien loin d'en venir à l'œuvre. Allons, reprenons encore aujourd'hui ce sujet, montrons une fois de plus qu'ils n'auraient rien tenté ni rien imaginé de semblable s'ils n'avaient eu le Christ avec eux. Ce n'est plus précisément parce que les faibles allaient se mesurer avec les forts, le petit nombre avec le grand, les pauvres avec les riches, les ignorants avec les savants; c'est à cause de la puissance des idées préconçues. Vous le savez, rien n'a d'empire sur les hommes comme la tyrannie des anciens usages. Aussi les apôtres eussent-ils été plus nombreux, moins obscurs et moins méprisables, un autre monde égal à celui-ci ou même beaucoup plus considérable eût-il été pour eux, l'entreprise restait encore bien difficile. D'un côté, la force de l'habitude; de l'autre, le danger de la nouveauté. Rien ne trouble l'âme, alors même qu'elle médite un utile projet, comme de sortir des voies tracées, surtout en ce qui concerne la religion et touche à la gloire de Dieu. J'aurai clairement démontré quelle est cette force de résistance, si je dis que ce fut encore là chez les Juifs un grand obstacle. Chez les Gentils il fallait tout détruire, les doctrines et les dieux; mais on ne procédait pas de même à l'égard des Juifs : en abrogeant beaucoup de pratiques imposées par la loi, les apôtres maintenaient l'adoration qu'il faut rendre à Dieu, l'auteur de cette même loi. Seulement, après avoir dit : Honorez le législateur suprême, ils ajoutaient : Vous n'avez plus à suivre toutes les dispositions de sa loi, celles qui regardent le sabbat, la circoncision, les sacrifices, et les autres de même nature. – Les sacrifices n'étaient donc pas le seul empêchement; beaucoup d'autres observances légales étaient abrogées, quand le précepte même de l'adoration était mieux affermi. Mais c'est en particulier chez les Gentils que régnait la force de l'habitude.

7. N'aurait-elle daté que de dix ans, et j'en dis trop encore; n'aurait-on attaqué là-dessus qu'un petit nombre d'hommes, au lieu d'avoir affaire à l'univers entier, le changement eût présenté des difficultés redoutables. Qu'était-ce donc quand les sophistes et les rhéteurs, les pères et les aïeux; toutes les générations antérieures, aussi loin qu'on pût remonter, les terres et les mers, toutes les races barbares et toutes les nations civilisées, les sages et le peuple, les gouvernants et les gouvernés, les femmes comme les hommes, les jeunes gens et les vieillards, les maîtres et les esclaves, les agriculteurs et les artisans, les habitants des villes et ceux des campagnes étaient tous plongés dans l'erreur ? Naturellement les catéchumènes devaient dire : Qu'est ceci ? Quoi, tout ce qui vit dans le monde est le jouet de l'illusion ! les maîtres de la sagesse et de la parole, les philosophes et les écrivains, les hommes de nos jours et ceux des temps passés, un Pythagore, un Platon, les chefs des armées, les consuls et les rois, les fondateurs et les premiers citoyens des villes, les barbares et les Grecs; tandis que douze pêcheurs, des faiseurs de tentes et des publicains seront seuls en possession de la vérité ! Qui pourrait accepter de pareilles choses ? – Et cependant ils ne parlèrent ni ne pensèrent ainsi, ils ne s'émurent pas, ils reconnurent la sagesse supérieure des apôtres; et c'est pour cela qu'ils triomphèrent de tout.

Voulez-vous encore mieux comprendre la force tyrannique de l'habitude ? elle l'a souvent emporté sur les ordonnances même de Dieu. Et que dis-je, les ordonnances ? Elle a fait méconnaître jusqu'à ses bienfaits. Alors qu'ils avaient la manne, les Juifs désiraient les aulx; jouissant de la liberté, ils ne pouvaient oublier la servitude, l'Egypte était souvent l'objet de leurs regrets : l'habitude les y ramenait, tant elle a d'empire sur l'homme. L'exemple des étrangers ne vous l'apprendra pas moins : on rapporte que Platon, qui n'ignorait certes pas combien l'histoire des dieux était mensongère, observait docilement leurs solennités et toutes les cérémonies idolâtriques, incapable qu'il se montrait de résister à l'habitude. C'est de son maître qu'il l'avait appris. Accusé d'avoir introduit des doctrines nouvelles, celui-ci fut bien loin d'atteindre son but; il y perdit même la vie, malgré les efforts qu'il tenta pour se défendre. Que d'hommes ne voyons-nous pas encore aujourd'hui persistant dans l'impiété par suite d'idées préconçues ? Ils n'ont rien à répondre de raisonnable quand on leur reproche de vivre dans les vieilles erreurs, et se bornent à nous opposer leurs pères et leurs grands-pères. De là vient que certains philosophes de la gentilité ont appelé l'habitude une seconde nature. Or, elle ne montre jamais autant d'opiniâtreté que lorsqu'il s'agit des dogmes : de tous les changements ceux qui touchent à la religion sont les plus énergiquement repoussés. La honte s'ajoutait à l'habitude pour arrêter la prédication, parce qu'on ne voulait pas désapprendre dans un âge avancé, ni recevoir les leçons de ceux qu'on regardait comme moins intelligents

## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

que soi-même. Faut-il d'ailleurs s'étonner qu'il en soit ainsi par rapport à l'âme, quand l'habitude a tant de pouvoir même sur le corps ?

A l'époque des apôtres il existait un empêchement encore plus grand : ce n'était pas seulement d'antiques usages qu'il fallait changer; mais ce changement entraînait de plus de graves dangers. En quittant une habitude pour en prendre une autre, on renonçait à sa propre sécurité pour s'exposer à des périls de tout genre. Celui qui venait d'embrasser la foi était aussitôt dénoncé, persécuté, chassé de sa patrie, accablé de maux sans mesure, haï de tous, traité comme l'ennemi commun, soit par les siens, soit par les étrangers. Eût-il été question de détourner les hommes de la nouveauté pour les ramener à l'habitude, que la chose n'eût pas été encore sans difficulté. Du moment donc où c'était le contraire, et de plus en présence de tant de maux à braver, comprenez la grandeur de la tâche. A ce que nous avons dit vient s'ajouter une difficulté qui n'est pas légère. Non seulement l'habitude est impérieuse et les dangers sont grands, mais encore les nouveaux préceptes sont pénibles, tandis que les anciens n'ont rien qui gêne la nature. Les apôtres appelaient de la fornication à la chasteté, de l'ivresse au jeûne, du rire aux pleurs, du plaisir à la pénitence, de l'avarice à la pauvreté, de l'amour de la vie au mépris de la mort, et du calme à la lutte; ils exigeaient en tout une extrême rigueur. L'un d'eux a dit : «Qu'il ne sorte de votre bouche ni propos honteux, ni folle parole, ni basse plaisanterie.» (Ep 5,4) Et ce langage, ils l'adressaient à des hommes qui ne savaient que boire et manger, célébrer des fêtes continuelles, dont la turpitude, le rire, un perpétuel amusement formaient uniquement l'essence.

Les nouveaux préceptes, déjà pénibles par eux-mêmes, par la philosophie dont ils faisaient une loi, l'étaient donc surtout par rapport à des hommes plongés dans la mollesse et la licence, dépouillés de tout sérieux et de toute dignité. Quel est celui qui, menant une vie semblable, ne serait frappé de stupeur quand on lui dit : «Si quelqu'un ne prend sa croix et ne marche à ma suite, il n'est pas digne de moi. ... Je ne suis pas venu porter la paix, mais bien le glaive; je suis venu séparer l'homme de son père et la fille de sa mère ?» (Mt 10,38,34) Qui n'hésiterait, qui ne reculerait quand on lui dit encore : «Si quelqu'un ne renonce à sa maison, à sa patrie, à ses biens, il n'est pas digne de moi ?» Loin toutefois de rester immobiles ou de se montrer indécis en écoutant de telles choses, ils accouraient à l'envi, ils se précipitaient au-devant des peines, ils embrassaient avec amour ce qui leur était ordonné. Des principes comme ceux-ci : Nous aurons à rendre compte de toute parole oiseuse; «celui qui regarde une femme d'un œil de concupiscence a déjà commis l'adultère dans son cœur;» (Mt 5,28); celui qui s'irrite sans motif tombera dans la géhenne, étaient faits assurément pour éloigner les hommes de cette époque. Tous venaient néanmoins avec ardeur, et beaucoup franchissaient les plus fortes barrières. Qu'est-ce donc qui les attirait ? Evidemment la puissance de celui qui leur était prêché. Si cela n'eût pas été, si l'on avait interverti les rôles, si le contraire avait eu lieu, aurait-on pu facilement vaincre les résistances ? Ce n'est pas à supposer.

8. Par conséquent, l'action de la divine puissance se manifeste là de toute part. Et comment, je le demande encore, aurait-on pu gagner des hommes perdus de mœurs, dénués de toute énergie, en leur présentant un genre de vie rebutant et sévère ? Si tels étaient les préceptes, peut-être les dogmes avaient-ils quelque attrait. Loin de là, certes; cela seul eût suffi pour écarter les infidèles. Que disaient, en effet, les prédicateurs de la nouvelle doctrine ? Qu'il fallait adorer un crucifié, reconnaître pour Dieu le fils d'une femme juive. Quelqu'un pouvait-il se laisser persuader, s'il n'était mu par une force divine ? Qu'il eût subi la croix, qu'il eût été mis dans le sépulcre, tous le savaient; mais qu'il fût ressuscité et monté au ciel, tous l'ignoraient, excepté les apôtres. Vous me direz qu'ils exaltaient les esprits par de belles promesses et les séduisaient par de pompeux discours. Je vous répondrai que rien ne prouve mieux, en dehors de toutes les considérations émises jusqu'ici, que nos croyances sont exemptes de toute illusion. Toutes les peines étaient pour le temps présent, et le bonheur ne devait arriver qu'après la résurrection. Cela seul, je le répète, met en évidence la divinité de la prédication. D'où vient que nul n'a dit au moment d'embrasser la foi : Je ne saurais me rendre ni me résigner, puisque les maux sont pour le temps présent et les biens pour celui qui doit suivre la résurrection ? Et qui m'assure que la résurrection elle-même aura lieu ? A-t-on vu revenir quelqu'un quand une fois il a quitté la terre ? un mort est-il jamais ressuscité ? Qui s'est levé de la tombe pour nous apprendre les faits dont le trépas est suivi ? – Ils n'ont rien pensé de semblable; mais plutôt ils ont donné leur vie pour le Crucifié.

C'était d'une vertu sublime d'embrasser avec cette promptitude d'aussi hautes vérités, sans en avoir jamais entendu parler auparavant, d'accepter l'épreuve immédiate et la récompense dans l'avenir seulement. Si les prédicateurs avaient eu l'intention de tromper, ils auraient pris un chemin tout contraire en promettant l'avenir ici-bas, eu ne prononçant de



## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

menaces ni pour le présent ni pour l'avenir. Ainsi flattent ceux qui veulent tromper : ils ne proposent rien de difficile, rien de rude ou d'onéreux; leur langage est bien différent et c'est pour cela qu'ils trompent. – La folie du grand nombre, m'objectera-t-on, explique cette foi si prompte. Que dites-vous ? Tant qu'ils subissaient l'empire des Grecs, les hommes avaient donc toute leur raison, et dès qu'ils vinrent à nous, ils furent tout à coup frappés de démence ? C'étaient bien les mêmes êtres cependant, et les apôtres n'avaient pas tiré leurs disciples d'un autre univers. Ajoutez que ces mêmes hommes avaient la possession non contestée des institutions grecques et n'adoptèrent les nôtres qu'avec danger. S'ils avaient donc tenu les premières avec une plus saine raison, alors qu'ils y vivaient depuis tant de siècles, ils ne les auraient certes pas abandonnées, ne pouvant surtout y renoncer qu'en s'exposant eux-mêmes. Il fallait dès lors qu'ils eussent reconnu par la nature même des choses qu'ils étaient plongés dans le ridicule et l'erreur; c'est de la sorte que, bravant les menaces de la mort, ils renoncèrent à leurs antiques usages pour en embrasser de nouveaux, déclarant par là-même que les uns étaient opposés et les autres conformes à la nature. – Mais ceux qui croyaient, me dira-t-on encore, étaient des esclaves ou des femmes, des nourrices, des accoucheuses et des eunuques. – D'abord, l'Eglise n'a pas seulement été formée par de telles personnes, ce qui certes est manifeste pour tous; et, s'il en était ainsi, la prédication n'en serait que plus admirable et plus merveilleuse; des dogmes que Platon et les autres philosophes de son temps n'ont pas même entrevus, voilà que tout à coup de pauvres pêcheurs les plus ignorants des hommes, ont pu les introduire dans le monde.

S'ils avaient uniquement soumis à la foi des esprits cultivés, la chose serait moins étonnante; mais, en élevant des esclaves, des nourrices, des eunuques à ce degré de philosophie qui les a fait rivaliser avec les anges, ils ont donné de l'inspiration divine l'argument le plus décisif. S'ils n'avaient transmis que des préceptes sans importance, on pourrait avec quelque raison conclure de la condition des auditeurs à la bassesse de la parole. Du moment, au contraire, où l'objet de l'enseignement porte un caractère d'élévation et de grandeur qui dépasse l'intelligence humaine, plus vous rabaissez celle des croyants, plus vous exaltez la sagesse des prédicateurs et la divine grâce dont ils étaient remplis. – C'est par la magnificence des promesses, insisterez-vous, qu'ils ont opéré de telles conversions. – Et n'admirez-vous pas précisément qu'ils aient pu persuader aux hommes d'attendre après la mort la récompense et la palme ? Pour moi, c'est ce qui me frappe d'étonnement. – Mais cela même provient de la déraison. – Quelle déraison, dites-moi, que celle qui nous fait admettre l'immortalité de l'âme, un incorruptible jugement à subir par chacun de nous quand nous quitterons la terre, un compte à rendre devant Dieu, pour qui rien n'est caché, de nos paroles, de nos actions et de nos pensées les plus secrètes, les méchants punis et les bons couronnés ? En vérité, ce n'est pas là de la démence, c'est de la plus haute philosophie.

9. Ainsi donc, mépriser les choses présentes, avoir une grande idée de la vertu, ne pas chercher ici-bas sa récompense et porter ses vues plus loin, tenir son âme inébranlable dans la foi, de telle sorte que tous les maux de la vie ne puissent enrayer ses espérances immortelles, quelle sublime philosophie n'est-ce pas, je vous le demande ? Voulez-vous savoir la puissance de ces mêmes promesses et des prophéties, la vérité de celles qui regardent le passé et de celles qui regardent l'avenir ? Voyez cette chaîne d'or se dérouler depuis le commencement avec des formes si diverses. Le Christ a prophétisé sur lui-même, sur les Eglises, sur des événements qui ne doivent s'accomplir que dans la suite; et pendant qu'il prophétisait, il opérait des miracles. Ce qui s'est accompli déjà met hors de doute et les merveilles et les promesses qui ne sont pas encore réalisées. Pour faire mieux comprendre ce que je dis, je l'expliquerai par des faits. Il ressuscita Lazare avec une seule parole et le montra vivant; il a dit d'autre part : «Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Eglise;» (Mt 16,18); puis encore : «Celui qui quittera son père et sa mère pour moi, recevra le centuple en ce monde et possédera de plus la vie éternelle.» (Ibid., 19,29) Voilà donc un miracle d'abord, la résurrection de Lazare; ensuite deux prédictions, l'une ayant son accomplissement dans le siècle présent, l'autre devant l'avoir dans le siècle futur : Voyez comme ces choses se prêtent un mutuel appui : si quelqu'un refusait de croire à la résurrection de Lazare, le miracle lui serait démontré par la prophétie qui concerne l'Eglise; car ce qui avait été prédit si longtemps d'avance, s'accomplit alors déjà, et les portes de l'enfer ne prévalurent pas contre l'Eglise. Or, quand on fait une prophétie vraie, on peut évidemment faire de même un miracle; de plus, celui qui fait un miracle et qui réalise une parole qu'il a prononcée, prouve d'une manière indubitable qu'il dit encore vrai lorsqu'il parle de la vie future, et qu'il promet «le centuple en ce monde et la vie éternelle ensuite» à celui qui méprisera pour lui les choses du temps. Il donne ainsi son action et sa parole en garantie de ce qu'il annonce pour l'avenir.

## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

Ces rapprochements et d'autres semblables que nous trouverons dans l'Évangile, présentons-les à nos ennemis et fermons-leur la bouche. Si quelqu'un nous dit : Comment l'erreur n'est-elle pas enfin éteinte ? nous répondrons : Vous autres même en êtes la cause en luttant contre votre salut ; de son côté, Dieu avait disposé toute chose de manière à ce qu'il ne restât pas trace d'impiété. – Reprenons donc en peu de mots ce que nous venons de dire. Quel en est le sens général ? Est-ce la victoire des forts sur les faibles, ou n'est-ce pas tout l'opposé ? d'un enseignement commode, ou d'une doctrine ardue ? d'une mission périlleuse, ou d'une vie pleine de sécurité ? de ceux qui ne craignent pas d'innover, ou de ceux qui s'en tiennent fortement aux anciens usages ? de ceux qui marchent par de rudes sentiers, ou de ceux qui suivent une voie facile ? de ceux qui s'élèvent contre les vieilles institutions, ou de ceux qui ne veulent rien d'étrange ? de ceux qui ne promettent de bonheur qu'après notre départ de la terre, ou de ceux qui flattent dans le présent ? Est-ce la victoire enfin du petit nombre sur le grand ou du grand sur le petit ? – Mais vous-mêmes, me dira-t-on, faites des promesses pour la vie présente ? – Qu'avons-nous promis ? La rémission des péchés et le bain de la régénération. Au fond, le baptême produit sur tous ses heureux effets dans la vie future. Paul s'écrie : «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Or, quand votre vie sera manifestée, vous brillerez encore avec lui dans la gloire.» (Col 3,3-4) Si le baptême produit de plus un bien ici-bas, comme du reste on ne saurait en douter, voilà certes le plus grand des miracles qu'on ait pu persuader à des hommes couverts d'iniquités, et d'iniquités sans exemple, que tout leur serait pardonné, qu'ils n'auraient à rendre compte d'aucun de leurs crimes.

C'est donc ce qu'il fallait admirer le plus, que des barbares aient été conduits à cette croyance, aient mis leur espérance dans l'avenir, qu'après avoir déposé le fardeau de leurs désordres, ils aient avec transport embrassé les labeurs de la vertu, dédaigné les objets sensibles, et, devenus tout à coup supérieurs aux biens matériels, qu'ils aient accepté les grâces spirituelles ; que le Perse, le Sarmate, le Maure et l'Indien aient compris la purification de l'âme, la puissance de Dieu et son amour ineffable pour les hommes, la philosophie de la foi, l'avènement de l'Esprit saint, la résurrection des corps, le dogme de la vie éternelle ! Tout cela, et beaucoup plus encore, des pêcheurs l'ont fait pénétrer dans l'intelligence des barbares, en les initiant par le baptême aux mystères sacrés. Religieusement fidèles à de tels souvenirs, mettons-les sous les yeux de nos adversaires, et de plus offrons-leur l'enseignement qui résulte d'une vie pure ; par ce double moyen, nous nous sauverons nous-mêmes et nous les gagnerons à Dieu ; car à lui appartient la gloire dans tous les siècles. Amen